

## **Gagner sa vie dans l'Ouest de 1923 à 1926: la correspondance de Hugues Fellot\***

par

Guy Perreault

Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue  
Rouyn-Noranda (Québec)

### RÉSUMÉ

Démobilisé quelques années après la Première Guerre mondiale, le Français Hugues Fellot vient chercher travail et avenir au Canada. De 1923 à 1926, il travaille dans l'Ouest canadien et fait une excursion de cinq mois aux États-Unis. Son expérience de vie en terre d'Amérique nous est maintenant partiellement accessible, car les longues et nombreuses lettres écrites au cours de cette période ont été conservées par la famille Fellot. Avec l'accord de la famille, une partie de ces lettres vient d'être déposée aux Archives nationales du Canada grâce à sa nièce Bernadette Fellot-Rocher. Ce texte présente ces lettres encore inédites qui nous ramènent soixante-dix ans en arrière, dans l'ouest du Canada et des États-Unis.

### ABSTRACT

Demobilized a few years after the First World War, Hugues Fellot, a French national, came to Canada to seek work and a future. He worked in Western Canada from 1923 to 1926, including a six-month trip to the United States. Preserved by the Fellot family, the many long letters he wrote during this period are now available to readers and they reveal, at least in part, his experiences in the New World. Thanks to his family and, in particular, his niece, Bernadette Fellot-Rocher, part of Hugues Fellot's correspondence was recently entrusted to the National Archives of Canada. This paper introduces Fellot's as yet unedited letters, which evidence the Canadian and American West of some seventy years ago.

---

\* Version remaniée d'une communication présentée au congrès annuel du Conseil international d'études francophones (CIEF) qui a eu lieu à Charleston (USA) du 5 au 12 juin 1995.

Il y a une dizaine d'années, Bernadette Fellot-Rocher redécouvrait dans les archives familiales la correspondance que son oncle Hugues avait entretenue avec sa famille, surtout avec sa mère, lors de son séjour au Canada et aux États-Unis. Pendant près de quatre ans, du 13 mars 1923 au 19 novembre 1926, Hugues Fellot a envoyé en France environ soixante-dix longues lettres et de nombreuses photos. En 1988, Bernadette nous a fait connaître ces manuscrits. Comme nous pensons tous les deux que ces lettres présentent beaucoup d'intérêt pour les chercheurs canadiens et le public en général, nous travaillons depuis ce temps à trouver le meilleur moyen de les rendre accessibles. Au cours des années qui suivirent, Bernadette dactylographia toutes les lettres de Hugues, ce qui constitue un document de trois cents pages. De notre côté, nous avons fait quelques démarches pour savoir comment ces documents pourraient être utiles au Canada. Finalement, une copie partielle des lettres dactylographiées (138 pages) a été déposée aux Archives nationales du Canada avec des reproductions de quelques photographies (Réf. 8320-Fellot). À la demande des membres de la famille, les passages relatifs aux événements familiaux ont été supprimés.

Qui était Hugues Fellot et pourquoi est-il venu au Canada? Voici comment Bernadette Fellot-Rocher présente son oncle Hugues et ses lettres dans le document accompagnant le dépôt fait aux Archives nationales du Canada, le 13 avril 1995:

Hugues FELLOTT naît avec le siècle, au sein d'une famille nombreuse propriétaire de vignobles, à Rivolet, en Beaujolais (France).

Il s'engage à 17 ans au cours de la guerre 1914-1918 et prolonge son temps de service. À l'issue de cette période militaire, il cherche sa voie professionnelle.

L'intégration dans l'exploitation familiale n'étant pas possible à ce moment-là, il souhaite élargir ses connaissances dans le monde rural et choisit le Canada pour son renom et les perspectives de développement offertes après le premier conflit mondial.

Le courrier adressé à sa famille pendant ces quatre années et pieusement conservé après sa mort, en 1927, est une source d'informations prises sur le vif.

À côté des techniques de travaux, de l'évolution de l'économie, de l'esprit social de l'époque et de la précision des chiffres cités, de nombreux commentaires personnels étoffent et égaient cette correspondance.

Le texte qui suit ne se veut pas une présentation exhaustive du contenu des lettres de Hugues Fellot; l'intention est de faire connaître l'expérience d'un immigrant français parmi tant d'autres qui sont venus au Canada depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Si l'époque dont nous parlons ne date que d'environ soixante-dix ans et peut être connue par d'autres moyens, les témoignages écrits de visiteurs de cette époque sont plutôt rares, nous semble-t-il. Ces documents sont indispensables pour confirmer certains faits et surtout, pour mieux connaître le vécu personnel de ceux qui ont travaillé de leurs mains et de leur sueur à bâtir le Canada, et en particulier l'Ouest canadien.

Nous allons aborder trois thèmes qui reviennent très souvent dans les lettres de Fellot: le travail dans l'Ouest, l'environnement physique et humain, et certains aspects culturels (langues, instruction et classes sociales). Comme ces lettres sont encore inédites, donc peu accessibles, nous nous permettrons d'assez longues citations<sup>1</sup>.

## LE TRAVAIL DANS L'OUEST

Arrivé par bateau à Saint-Jean (Nouveau-Brunswick), le lundi 13 mars 1923, Hugues prend aussitôt le train. Il visite Montréal le 14, Winnipeg le 16, et arrive à Pipestone (Manitoba) le 18. Il y travaillera sur la même ferme pendant sept mois.

Pour avoir dès maintenant une idée plus globale des emplois que Fellot a occupés, nous avons dressé un tableau à partir des renseignements contenus dans ses lettres. Cependant, il n'est pas toujours facile de fixer les dates exactes de début et de fin d'emploi; les chiffres donnés pour la durée de l'emploi sont donc approximatifs (tableau 1).

D'après ce tableau, il aurait ainsi travaillé 41 mois sur les 44 passés au Canada et aux États-Unis. Si l'on ajoute une semaine sans travail à Seattle en février 1926, un mois en avril et mai de la même année et environ une semaine pour arriver dans l'Ouest (mars 1923) et en repartir (novembre 1926), on peut constater qu'il n'a pas perdu beaucoup de temps à voyager entre ses emplois. Mentionnons qu'il a pu traverser difficilement aux États-Unis, à titre de visiteur, et que son séjour ne devait pas excéder six mois. En réalité, il vivra cinq mois dans l'état de Washington.

TABLEAU 1

Lieu de travail	Mois d'arrivée	Nombre de mois	Métier
Pipestone (Man.)	mars 1923	7	fermier <sup>1</sup>
Morley (Alb.)	nov. 1923	4,5	bûcheron
Namaka (Alberta)	avril 1924	7	fermier
Abbotsford (C.B.)	déc. 1924	9	3 emplois <sup>2</sup>
Aberdeen (Sask.)	sept. 1925	3	fermier
Hoodport (Wash.)	déc. 1925	1,5	barrage
Ohop (Wash.)	mars 1926	2	voies ferrées
Port Renfrew (C.B.)	mai 1926	3,5	bûcheron
Ferland (Sask.)	août 1926	3,5	fermier

1. Le terme «fermier» indique ici que Fellot travaille dans une ferme céréalière.
2. Fellot a travaillé pour trois employeurs différents: ferme, élevage de poules et élevage laitier.

Le travail saisonnier qu'il a pu trouver l'a donc obligé à exercer une dizaine d'emplois différents, parfois sur de courtes périodes. À cause de l'arrivée massive d'immigrants à partir de 1924, il deviendra de plus en plus difficile pour lui de trouver de l'emploi, et ce sera une des raisons de son retour en France. Il aurait songé sérieusement à s'établir au Canada, mais cette vie d'emplois saisonniers et incertains ne pouvait plus durer. Les salaires gagnés équivalaient à environ 40 \$ par mois dans les fermes céréalières. S'il gagnait un peu plus dans les chantiers, il avait aussi plus de frais à assumer. Parfois, il ne travaillait que pour sa nourriture et son logement: par exemple, à Abbotsford pendant un mois où il fut employé comme menuisier. Il ne pouvait donc se permettre de rester longtemps sans travail ni voyager beaucoup, sous peine de dépenser rapidement ce qu'il avait péniblement gagné en quelques mois. Pour son retour en sol natal en 1926, on le retrouve à Regina le 11 novembre, à Chicago le 19 novembre; il s'embarquera à New York pour Le Havre le 3 décembre.

Pour ce nouvel arrivé, les sujets d'étonnement ne manquent pas. Il doit apprendre en particulier à travailler de façon différente. À plusieurs reprises, en effet, Hugues Fellot constate que la manière de travailler au Canada n'est pas celle de son pays d'origine. Il s'exprime sur ce sujet dans une lettre écrite à Namaka, à Pâques (1<sup>er</sup> avril 1923):

Souvent je me fais cette réflexion que si un cultivateur de chez nous était là, il trouverait que tout est fait par des gens qui ne savent pas travailler [...] Ce que je vois, c'est qu'ici il faut savoir avant tout faire vite ce que l'on fait, le mieux possible sûrement mais surtout vite [...] Aussi, pour cela [peu d'hommes pour faire le travail sur une vaste surface de terrain], on a des chevaux et des machines, et surtout le terrain s'y prête [...] Les premiers jours je vous assure que ça change de manière tous ces outils nouveaux.

Il s'adapte cependant rapidement à ces métiers manuels afin de gagner sa vie le mieux possible.

Un autre sujet d'étonnement pour lui, c'est la forme des maisons. Et encore là, il l'explique par la rapidité et la commodité: le 26 août 1923, il remarque, à propos des maisons que l'on construit en forme «cubique», en ville, que «ce n'est pas beau certainement, mais ce n'est pas ici qu'il faut venir pour voir de l'art et du beau. On est "pratique" et c'est tout». De même, à la ferme de Namaka, le dimanche 8 avril 1924, il écrit que ce qui inquiète les gens de son entourage est «une chose seule et unique: "ce qui paie" comme l'on dit».

Dans ce contexte, l'utilité des chevaux est longuement traitée également. Pendant les années où Hugues travaille dans l'Ouest, les tracteurs sont bien connus et sont largement utilisés, mais comme les chevaux sont nombreux et à bon marché, on les utilise de préférence aux «engins». «Huit dollars, c'est le prix d'une paire de souliers, d'un chic chapeau (3 juin 1924)», écrit-il pour dire que c'est aussi le prix d'un percheron. Le 27 juillet 1924, il précise qu'un bon cheval dressé se vend «quarante à cinquante dollars» alors qu'il valait, «avant la guerre, cent cinquante et plus». Dans sa lettre suivante, le 10 août, il s'explique davantage:

Les engins (tracteurs) sont absolument abandonnés depuis quelques années, quatre, cinq et six au moins. Il y en a partout, partout ils sont dans les coins. Ils ne servent absolument plus que pour les battages [...] Ça revient trop cher pour le prix que l'on vend le blé. De plus, actuellement les chevaux abondent, pas chers, le grain, la nourriture, pas cher non plus.

Les immigrants aussi sont très nombreux, et les emplois se font rares, surtout l'hiver. C'est ce qui l'amène à aller travailler aux États-Unis, à la fin de 1925. Le dimanche 13 décembre 1925,

il écrit de Hoodport:

J'ai quitté le Canada et me voilà aux États-Unis cette fois. J'ai pris cette détermination assez rapidement et je dirais presque par obligation, c'est-à-dire pour trouver à faire quelque chose. À Vancouver, en B.C., je me voyais de nouveau pour des mois sans rien faire, même pas gagner ma vie. Des armées de sans travail envahissaient les rues, assaillaient les salles d'emploi offices et crevaient la faim, comme à l'ordinaire, comme tous les hivers dans les grandes villes.

Ici j'ai trouvé, je ne dirais pas facilement, mais toutefois sans trop de difficultés et assez rapidement quelque chose.

Ces quelques passages indiquent bien que, pour Hugues Fellot, les années passées en Amérique n'ont été qu'une course à des emplois rares et, en général, peu payés. Cela ne l'empêche pas de découvrir des choses nouvelles et de s'en étonner continuellement. Par exemple, le modernisme n'est pas absent du milieu. Un certain mode de vie qui prévaut encore actuellement était déjà présent au cours de ces années. Certaines découvertes faites au cours des décennies précédentes étaient déjà utilisées de plus en plus dans son environnement, malgré la crise qui sévissait.

## L'ENVIRONNEMENT HUMAIN ET PHYSIQUE

En plus de s'adapter assez bien à divers métiers, Hugues s'intéresse à tout ce qui l'entoure, gens et choses, et les décrit longuement. C'est là une des caractéristiques intéressantes de ses lettres dans lesquelles il n'est pas avare de détails. Pour illustrer ces affirmations, on trouvera d'ailleurs une *lettre typique* de Hugues Fellot (annexe 1). Les paysages, la flore et la faune, les gens, les habitudes, tout lui est sujet à observation et description pour sa famille. Les différences avec la France sont souvent soulignées. Certaines de ses lettres sont thématiques et constituent par elles-mêmes de véritables petits traités sur des sujets particuliers.

Ainsi, le 10 mai 1923, il consacre plusieurs pages à décrire la nature qui l'entoure et, en particulier, les oiseaux de la prairie ainsi que quelques petits mammifères:

Je vois aussi des pies aux couleurs bleue et blanche; des oiseaux très fins comme allure ayant le bec et les pattes rouges et le reste du corps gris clair, des tourterelles sans

doute. Et encore des quantités d'autres que je ne connais pas.

Parmi ces descriptions thématiques, on retrouve, le 1<sup>er</sup> avril 1923, le paysage qu'il voit autour de la ferme de Pipestone, là où il travaille. Le panorama de la prairie fait de terrain plat prend tout son sens. Le 22 avril 1925, il fait la liste exhaustive des mets abondants servis aux repas toujours vite expédiés. Dans cette même longue lettre, il en profite pour parler des maisons de bois: «Elles sont pour la plupart d'une installation et d'un confort que l'on ne voit pas dans toutes les maisons de chez nous».

Sans donner une liste complète de tous les sujets abordés par Fellot, mentionnons-en quelques autres dont il nous parle longuement: la vie dans les chantiers forestiers et de construction, dans la «dairy farm» et la «poultry farm», où il travaille quelques mois, des Amérindiens qu'il a rencontrés, etc. Cela l'amène à employer beaucoup de mots nouveaux pour lui, utilisés dans son travail de tous les jours. Une liste partielle de ces mots, anglicismes et canadianismes, est donnée à titre d'exemples (annexe 2).

En lisant les lettres, il nous semble revivre notre enfance dans une ferme et, en même temps, assister à la naissance d'un mode de vie, devenu familier aujourd'hui en Occident. Voici quelques «nouveau-tés» et coutumes de la première moitié des années vingt dans l'Ouest:

- Hugues s'étonne de la différence entre les trains français et canadiens: fumoirs pour hommes et pour femmes, fourneaux pour ceux qui apportent leur nourriture, «il y a même des W.C. pour hommes et des W.C. pour femmes» (8 avril 1923).
- À cause des distances, le transport écolier existe déjà: «En effet, quatre voitures font tous les jours un certain tour pour ramasser les enfants» (6 mai 1923).
- À son passage à Winnipeg, il visite le magasin Eaton: «on y trouve tout je crois et on peut y vivre aussi, il y a restaurant etc... escaliers roulants etc...» (18 mars 1923).
- Le 2 septembre suivant, il constate le rôle important des banques et la vie sans «"un sou" chez eux». Tout se paie par chèque, même les salaires. Mais aussi, l'endettement est le lot de tout le monde; il en parle d'ailleurs

longuement dans une lettre écrite à Noël 1925 à propos des fermiers:

Avec le crédit, ici ce n'est que cela, vous avez je ne sais combien d'années pour payer [...] Aussi il arrive une chose inévitable, la dette. C'est fatal et d'année en année elle grossit et s'accumule. Vous devez toujours. Vous ne pouvez plus vous en sortir. Vous êtes attaché au sol, à votre terre, c'est tout. (Il faut bien qu'il y ait quelque chose qui vous y attache, car réellement pour habiter des pays pareils!) [...] Crédit et dette, tout se résume là.

Ce crédit ne se limite pas aux fermiers: autos des travailleurs, manteaux de fourrure, tout est remboursé par petits versements quand la paye est touchée.

- Le 8 juin 1924, il parle de l'utilisation très répandue des «téléphone, radio, électricité, autos les plus modernes etc. [...] et de l'eau pompée dans un abreuvoir par un moteur fixe de 3 HP».
- Il s'étonne aussi de la quantité et de la grosseur des journaux reçus (20 mai 1924):

"La Presse de Montréal", journal écrit en français, à esprit très canadien-français, catholique etc... et bien figurez-vous qu'il a en moyenne 25 à 30 pages et certaines fois jusqu'à 60 pages, c'est effrayant, on ne voit pas cela chez nous, je ne le pense pas.

Évidemment que les réclames et les annonces occupent presque la grosse partie de chaque feuille et je pense qu'ici les affaires par correspondance marchent beaucoup. Vous voyez par exemple dans les annonces qu'une personne a un chat ou un chapeau à vendre etc...!

- En plus de l'espace qui semble illimité, du travail rapide et des nouvelles machines, l'ère du gigantisme est commencée. Hugues parle d'une machine «qui coupe sur une largeur de sept mètres et met le blé en sac!». Elle existe aux États-Unis, et il faut trente-deux chevaux, qui sont menés par un seul homme, pour la faire fonctionner<sup>2</sup>. À cette époque, on croit encore, selon lui, qu'une moissonneuse-batteuse ne peut être utilisée au Canada à cause de la température qui fait que les récoltes ne mûrissent pas assez uniformément.

Ces quelques exemples permettent donc de constater l'intérêt des lettres de Hugues Fellot qui confirment ou infirment nos connaissances actuelles de cette époque.

## LA LANGUE, L'INSTRUCTION ET LES CLASSES SOCIALES

Hugues Fellot aurait bien aimé profiter de son séjour dans l'Ouest canadien pour apprendre l'anglais. Il déplore que son premier employeur soit un Belge francophone; il espère pouvoir travailler chez un anglophone plus tard (18 mars 1923). Le 6 mai 1923, alors qu'il est encore à Pipestone, il écrit pour expliquer qu'il n'a pas progressé dans son projet d'apprendre l'anglais: «C'est plus fort que soi, on cause toujours sa langue avec ceux qui la connaissent». Et comme il y a toujours un francophone dans son entourage... Il constate pourtant, et on le lui répète, que toutes les affaires se font en anglais au Canada et qu'il faut l'apprendre.

Il lui faudra attendre l'automne pour reprendre espoir. Lorsqu'il arrive au camp de bûcherons de Morley (Alberta), il annonce, le 18 novembre 1923: «Je n'entends que de l'anglais autour de moi, cette fois, je suis bien noyé dedans, c'est ce que je voulais aussi». Mais, au printemps suivant, il doit avouer l'échec de son objectif d'apprendre l'anglais. Il s'en explique le 30 mars 1924: il y a des immigrants de différentes nationalités européennes qui ne savaient pas l'anglais en arrivant; chacun le parle maintenant à sa façon. Ces personnes, selon lui, ne savent pour la plupart ni lire ni écrire. De plus, il ne tient pas à utiliser leur langue, car

[c]e qu'il y a de sûr, c'est que les mots qui reviennent le plus souvent et qu'hélas on apprend plus vite, ce ne sont pas des mots que disent les gens bien, ce ne sont pas des mots que l'on retrouve dans le dictionnaire [...] Non seulement ils [ces gens] ne sont pas des professeurs, mais ils ne savent même pas parler leur langue. [Il pense cependant y être pour quelque chose] Je pense que je suis trop bête, ça, je n'en ai jamais douté [...] Et puis il faudrait parler et à bien dire, je ne parle pas.

Il reviendra sur ce sujet le 2 août 1926, lors de son séjour au camp de bûcherons de Port Renfrew (C. B.). Il se parle là «un langage tout à fait spécial, qui n'est comparable qu'au langage de l'armée, je dirais. Oh!, croyez moi, ce n'est pas beau». Quelques mois plus tard, il rentre en France sans vraiment savoir parler anglais, ce qui le déçoit beaucoup.

La culture et le savoir des gens que rencontre Fellot font l'objet de quelques commentaires. Il est souvent surpris par

l'ignorance des Canadiens et des immigrants. Par exemple, en plus du volumineux journal de Montréal mentionné plus haut, bien d'autres peuvent faire partie du courrier. Mais qu'en font les récepteurs? Toujours dans sa lettre du 20 mai 1924, Hugues Fellot nous donne son opinion:

Ils reçoivent journallement deux ou trois journaux anglais, agricoles, de la région. Et je pense souvent qu'heureusement les facteurs ne vont pas à pied ou à bicyclette. Et bien, tous ces journaux, pensez-vous qu'ils les lisent? Je ne le crois pas ou guère, ils les reçoivent parce que tout le monde les reçoit et voilà. Enfin, ça leur fait du papier tout au moins...

Il s'étonne aussi de l'inefficacité apparente de l'école pour les Canadiens. Le passage suivant vaut la peine d'être reproduit:

En général aussi les Canadiens sont fort peu instruits, c'est effrayant ce qu'il y en a qui ne savent ni lire ni écrire. Beaucoup n'ont jamais été à l'école et ceux qui y ont été n'ont pas appris grand chose, je crois. D'ailleurs, dans ces écoles, je ne sais pas trop ce qu'ils apprennent. Ils n'y vont pas jeunes et les heures de classe ne sont pas nombreuses dans la journée. On leur apprend à jouer au "foot ball" ou au "base ball" (le jeu du pays l'été) et le "hockey" l'hiver. On leur fait faire des boîtes en carton et des bonshommes en terre glaise, à moins qu'ils ne fassent du "fire drill" (exercice de sauvetage en cas de feu). Voilà l'éducation anglaise! Il est possible que cela soit du pratique, mais pour le reste ils ne sont pas forts. Ceci s'applique non seulement aux Canadiens mais à tous ceux qui sont nés au pays évidemment. Et souvent ils y vont tard, je vous assure, fréquemment vous en rencontrez qui vous disent qu'ils sont allés à l'école jusqu'à dix-huit et même vingt ans et ils n'ont pas l'air d'en savoir plus qu'un petit Français quelconque de douze ou treize ans. Ça me surprenait les premiers temps et avec satisfaction je constate journallement comme l'esprit français est resté vivace chez les Canadiens-français.

Le moins que l'on puisse dire de cette évaluation qui est un peu ambiguë (il n'est pas facile de savoir si Canadiens français et Canadiens anglais sont inclus dans son propos), c'est qu'elle reflète une opinion qui a la vie dure. Il n'est pas rare d'entendre des comparaisons semblables encore aujourd'hui au Canada. Évidemment, il ne peut juger que d'après les personnes qu'il rencontre et à partir de leur propos. Mais Arthur Buies, une cinquantaine d'années auparavant, avait fait des constatations semblables dans *La Lanterne*: «La jeunesse sort des collèges,

bouffie de prétentions, mais vide de science» (Gagnon, 1964, p. 88), ou encore:

Cherchez parmi les hommes de 20 à 40 ans, répandus dans les campagnes du Bas-Canada, et vous n'en trouverez pas un sur vingt qui sache lire et un sur cinquante qui sache écrire et, cependant, ils vous diront tous qu'ils sont allés à l'école depuis l'âge de 7 à 14 ans, mais qu'ils ont oublié tout ce qu'ils avaient appris (Gagnon, 1964, p. 91).

Après avoir rappelé, dans cette même lettre du 30 mars 1924, que les Canadiens français se rencontraient aussi dans l'Ouest avec les autres immigrants, il note qu'il en «trouve de pas mal abrutis», mais aussi «d'assez sympathiques», et, en général, assez pauvres parce que venant de familles nombreuses. S'ils sont les premiers à «casser» la terre, ils sont souvent obligés de vendre à des Anglais par la suite. Cependant, à Ferland, le 29 août 1926, il rencontre des propriétaires fermiers canadiens-français. Il travaille chez l'un d'eux, même si en général «on cherche toujours à l'éviter dans la mesure du possible, enfin cela s'est trouvé comme cela». Sans expliquer cet état de fait, il constate cependant: «Je pense que ce sont de braves gens [...] Ils ont l'air de réussir et d'être riches (chose importante pour le pays)».

Ainsi, ayant travaillé sur des fermes céréalieres et laitières, dans des camps forestiers ou de construction, Hugues Fellot repart du Canada avec une idée assez négative d'un mode de vie où le travail, la rapidité d'exécution et l'argent font que l'instruction et la culture sont souvent négligées. Cela peut avoir certains bons côtés: par exemple, l'absence de classes sociales, du moins au travail. Dès son arrivée, il constate que «tout le monde est également considéré, l'engagé l'est autant que le patron. Le mot "monsieur" n'est d'ailleurs pour ainsi dire pas employé et le vous non plus». C'est ce qu'il est capable de faire qui lui donne son importance. Encore ici, le rendement d'abord et l'efficacité bien sûr.

Hugues Fellot croit que la différence entre riches et pauvres est plus grande au Québec, donc qu'il y a plus de classes sociales que dans le reste du Canada (30 mars 1924); il prend peu à peu conscience du rôle des Anglais (d'Angleterre) dans l'économie du pays ainsi que des Américains qui se retrouvent surtout en Alberta où il travaille sur une ferme

«yankee». Il constate que beaucoup de Canadiens français immigrés aux États-Unis (ils y seraient trois millions), reviennent au Canada par l'Ouest.

Fellot se montre souvent déçu de ce qu'il a trouvé en Amérique. Le 12 octobre 1924, il porte un jugement sur la propagande faite pour attirer les colons, qui est souvent très différente de la réalité vécue:

Ici, nous en entendons parler de deux façons: d'une part cette propagande mensongère; qu'est-ce qu'on peut raconter tout de même pour bourrer le crâne des gens; d'autre part ceux qui en reviennent!!! [ceux qui ont dû abandonner leur expérience de colons] S'il est permis dans le but de peupler un pays de dire des choses absolument fausses je ne dis plus rien.

Terminons par une petite anecdote assez originale. Hugues Fellot se plaint souvent de ne pouvoir aller à la messe tous les dimanches: éloignement, routes impraticables, etc. Dans sa lettre du 20 mai 1924, il raconte que le curé de Belleview (Alberta) confesse toujours avant la messe, ce qui la retarde parfois; pas cette fois-là cependant. Après avoir salué le curé, la situation suivante se présente:

Nous rentrons dans la chapelle et la messe commence bien vite car les confessions ne retardèrent pas trop cette fois. Il y avait à peine une dizaine de personnes confessées, que Mr le curé s'excuse en disant: "J'arrête les confessions car je n'aurai pas assez d'hosties!". J'ai trouvé ça un peu extraordinaire, qu'il n'ait pas pris les précautions nécessaires. Et c'est bien ennuyant de venir dans le but de communier comme nous l'étions et de ne pouvoir le faire et nous n'étions assurément pas les seuls. La messe étant basse et un sermon pas trop long, nous ne sommes pas rentrés tard. Mr le curé aussi a filé immédiatement après la messe car il devait dire celle de Grande Clairière après.

Cette anecdote nous montre bien que la religion avait toute sa place chez les francophones de l'Ouest à l'époque, mais aussi que les prêtres, rares, devaient chacun desservir plusieurs communautés. Le dimanche et les jours de fêtes religieuses sont consacrés au repos par Hugues Fellot. Heureusement pour nous, cela lui donne également un peu de temps pour écrire et presque toutes ses lettres sont datées de ces journées.

Il est souvent intéressant de revenir sur un passé vécu par nos parents ou nos grands-parents pour mesurer la continuité

de certaines manières de faire, les changements, parfois les retours à certaines idées ou certaines pratiques. Les lettres de Hugues Fellot nous semblent le reflet d'un passé qui se perpétue et l'image d'une certaine tendance à voir le passé avec nostalgie. La situation économique actuelle oblige les plus pauvres à survivre au jour le jour et les empêche de penser à un avenir meilleur ou de faire des projets à long terme, c'est un peu ce que vit et raconte Hugues Fellot: peu d'emplois, nombreuses personnes sans travail, valorisation de la force physique, rentabilité à tout prix, oubli des plus démunis. Hugues Fellot était, selon sa nièce Bernadette, une personne costaute et dure à l'ouvrage. Il a pu survivre pendant quatre ans dans l'Ouest canadien. Selon le témoignage d'un de ses frères qui vit encore, Hugues Fellot est mort, l'année après son retour en France, d'une pleurésie consécutive à un «froid» attrapé au Canada.

Bon observateur, Hugues Fellot nous a laissé un témoignage important d'une époque où bien des immigrants, attirés par une publicité tapageuse et trompeuse, se sont retrouvés incapables de bâtir l'avenir rêvé.

#### NOTES

1. Les citations, avec l'indication de la date, sont transcrites telles qu'elles apparaissent dans la version dactylographiée déposée aux Archives nationales du Canada. Seules quelques fautes de frappe ont été corrigées.
2. Une photo d'un tel «engin» traîné par trente-deux mules est parue dans «Flashback» (*National Geographic*, vol. 188, n° 6, 1995, p. 130-131).

#### BIBLIOGRAPHIE

GAGNON, Marcel A. (1964) *La Lanterne d'Arthur Buies* (textes choisis), Montréal, Les éditions de l'homme, 253 p.

## ANNEXE 1

**Lettre typique de Hugues Fellot à sa mère**

(pages 79-81 du document déposé  
aux Archives nationales du Canada)

Namaka farm

Dimanche 15 juin 1924

Ma chère maman

[...] Ici les semences commencées de très bonne heure, se sont terminées très tôt également, favorisées par le temps et on a sauté sur la charrue, la charrue, toujours la charrue jusqu'aux coupages. Si jamais on en fait! C'est ce qu'on est en train de se demander ici actuellement. La situation devient tout à fait critique. Il n'est pas encore tombé une malheureuse goutte d'eau. Comme d'autre part il n'y a eu que très peu de neige dans cette région, vous voyez d'ici ce sec. Le blé est sorti à 1 ou 2 cm et est resté là. Ah! oui, l'impression de pays sec je l'ai de plus en plus! J'attends toujours de voir un peu d'herbe verte au moins, d'avoir l'impression de ce que l'on appelle printemps dans certains pays. Je sais bien qu'il ne faut pas espérer voir feuillir et verdier les poteaux de téléphone ou de clôtures! On ne voit toujours que la terre des champs ensemencés, le chaume ou le chaume brûlé qui doit être labouré et l'herbe sèche de l'année dernière. Enfin, voilà huit jours qu'on espère davantage, le temps est très couvert, il passe d'énormes nuages, la température a changé comme souvent d'ailleurs.

On gèle littéralement, on laboure en sheep-skin et il ne tombe toujours rien. Du vent, du vent et du sable, ça on peut dire que l'on en a eu. Samedi et dimanche passés entre autres ont été tout à fait mauvais, une véritable tempête de sable qui n'a pas discontinué pendant ces deux jours. Samedi on est rentrés à la ferme, on n'a pas pu travailler, il était littéralement impossible de conduire les chevaux. On ne voyait pas à 3 mètres devant soi et [c'était] aussi difficile de se tenir sur un siège. Ordinairement on s'arrête un moment, on se couche par terre le nez dans un trou, dans la raie de la charrue, là on est bien, on ne s'en fait pas, on attend que ça passe.

Ici même, la terre n'est pas trop légère et mauvaise, mais il doit y avoir des endroits aux environs où elle l'est joliment. Les fermiers qui au début du printemps se réjouissaient de voir le travail avancer si vite, aujourd'hui ne le sont pas tant. C'est un fait certain que si la pluie n'arrive pas dans la semaine ou encore la semaine suivante, quelle récolte voulez-vous qu'il y ait! Il ne risque d'arriver que ce qui s'est déjà vu paraît-il en 1917, où pas une goutte d'eau n'était tombée, le blé est resté à 3 cm et il n'y a pas eu de foins, ni de coupages, ni de battages. Ceci est d'ailleurs plus particulier à cette région, il pleut encore moins qu'ailleurs. Il y a tout un district qui possède tout un système d'irrigation. En certains endroits il a plu, les journaux ont signalé une pluie de 4 heures à Edmonton dernièrement. Dans le Manitoba et la Saskatchewan il aurait plu également. En bref, la perspective d'aucune récolte ne fait plaisir à personne.

Il s'agira de savoir choisir la région la plus intéressante pour y aller faire la moisson, c'est ce que se demande celui qui a envie de travailler. Je vais écrire à [...] qu'il m'écrive s'il espère faire une bonne récolte et je m'y rendrai peut-être alors, si oui.

Comme vous voyez je suis toujours ici, on y est très bien, je n'ai certainement jamais été si bien à tous les points de vue. Vous allez probablement penser que je suis joliment paresseux car il n'y a pas de doute on en fait moins qu'ailleurs, par exemple on ne nettoye pas les étables, il y a un homme pour ça. Et de ce fait, on est également un peu moins payé, c'est parfaitement juste et c'est bien pour cela que j'hésitais à y venir. Mais que voulez-vous, d'autre part si j'ai un peu plus de temps à moi pour lire, écrire ou autre chose, ce n'est pas à dédaigner je vous assure. L'argent, ce n'est pas tout à fait tout quand même.

On a toujours au moins 5 piastres de moins par mois que chez un fermier ordinaire. Les gages étant légèrement plus forts que dans le Manitoba, j'ai quarante-cinq piastres par mois, c'est-à-dire exactement ce que j'avais l'année dernière là-bas. Et puis actuellement les gages n'augmentent pas, on a que peur qu'ils tombent.

La cause en est facile à comprendre, d'autre part ce printemps les immigrants sont arrivés en grand nombre; à la fin d'avril dans la même semaine, il a dû en débarquer plus de dix mille à St-John, des Finlandais, des Écossais pour la plupart. Dernièrement sur le journal il était porté qu'à l'emploiement

office de Calgary, six «jobs» seulement étaient ouvertes dans tout l'Alberta et les offres ne manquent pas. Ainsi vous voyez que changer, à moins d'être assuré [d'un autre emploi], serait presque une imprudence actuellement. Je peux même dire que j'ai eu de la chance quand je suis arrivé, car pendant les deux ou trois jours qui suivirent, il est encore rentré quelques hommes et après, plus. Oui, si les gages tombent, si l'on ne fait pas de moisson, ça ne me va plus du tout! Enfin il ne faut pas désespérer, si seulement une pluie arrivait, il n'y aurait rien de perdu encore.

Depuis après la guerre, depuis que l'immigration a recommencé, cette propagande, car on doit bien en faire dans certains pays, a fait faillite on peut le dire complètement; car si chaque année il en arrive [des immigrants] par milliers, il en repart autant, la population n'a pas augmenté d'une personne. Les uns rentrent chez eux, les autres passent aux États naturellement. Vous savez qu'il y a toujours eu entre les deux pays un mouvement continu.

Ce qui attire là-bas, ce sont les quelques avantages, comme le climat. Mais ils ne tardent pas à rentrer au Canada, car ici les terres sont encore plus neuves. Car vous savez que l'ouest canadien ou l'ouest américain, c'est absolument identique, tout au moins au point de vue agriculture. La plus grosse différence, c'est que les États sont encore plus malades que le Canada; dans certaines régions, paraît-il, la terre est absolument usée, ruinée, les rendements dérisoires. Qu'arrive-t-il? Les terres sont abandonnées, on va plus loin, c'est toujours «la course à la terre», aux terres plus neuves. Et on appelle (ou plutôt on appelle) ça les pays d'avenir!!! À mon avis, ce sont des pays qui n'ont qu'un temps et c'est tout.

Le patron de cette ferme est un «yankee» également [...] L'Alberta particulièrement est peuplé en grande partie par des américains. Et même les canadiens qui s'y trouvent, pour la plupart reviennent de là-bas. On compte paraît-il actuellement à près de trois millions le nombre de canadiens français résidant aux É.-U. Ce chiffre est effrayant quand on pense que la population totale du Canada est de huit millions, je crois. Comme je le lisais dernièrement, qu'au lieu de toujours faire venir des étrangers, on cherche plutôt à faire rester les gens chez eux. On le cherche bien, il n'y a pas de doute, à vous attacher à la terre, mais au fond, on ne l'est guère, la preuve en est là [...]

## ANNEXE 2

## Quelques mots nouveaux (anglicismes et canadianismes) dans les lettres de Hugues Fellot

Mots	page du document	définition donnée par Fellot	renvoi ou interprétation
all righ	31	correct	
bancs de neige	6	congères	
batteuse	50		voir «moulin à battre»
beef	114		animaux élevés pour la viande
belt	51		courroie
bête puante	18	mouffette	voir «skunk»
binders	29	moissonneuses-lieuses	
blowers	117	pour la paille et le fourrage	
board	108		
boghei	82	voiture originale à quatre roues	pension
boom	133	bois mis à l'eau et attaché ensemble	voir «voitures»
brand	86	marque	
bunk house	133	barraques	
business	123		
cabouse	45	petite maison sur roues pour coucher	
campe	55	maisons faites de sapins placés les uns sur les autres	où on loge dans un camp forestier affaires
«casser» la prairie	44	premiers labours	

<b>Mots</b>	<b>page du document</b>	<b>définition donnée par Fellot</b>	<b>renvoi ou interprétation</b>
«casser» le camp	122	on a renvoyé tous les hommes	
cassé (un cheval)	101	celui qui a reçu un premier dressage	
cassés	75	fauchés... en langue de l'armée française	sans argent
char	43	voiture automobile	
charrue	6	chasse-neige	
clairer	112		enlever ce qui reste de bois pour cultiver
coat	60	grande veste	
cook	56	cuisinier... les «cooks» sont chinois	
cook car	102	«caboose» où l'on mange	
cookerie	77		cuisine dans un camp
cookhouse	133		endroit où l'on va manger
cotter	7	traîneau à deux places et deux patins	
coulées ou sloughs	32	dépression de terrain	
dam	122		barrage
drive	74	conduite des billets [sur l'eau] jusqu'à l'usine	
drugstore	39		pharmacie
faire une voiture	5		placer le foin (le mieux possible sûrement, mais surtout vite)
forman ou foreman	54 ou 70		contremaître
hockey	66	jeu du pays l'hiver	
icite	113		ici

job	49	travail, emploi	
logs	54	billots	
lumber Jack	64		bûcheron de métier
moulin	50	pour les Canadiens toute machine est un moulin	voir «batteuse»
moulin à battre	50		
moulin à coudre	50		
moulin à crème	50	écrèmeuse	
moulin à foin	50	faucheuse	
moulin à laver	50		
moulin à scie	50		
moulin électrique	50		
mouvoir	50	changer de place	
neckyoke	98		barre transversale à l'avant de la flèche ou «tone»
over all	62	salopette	
over shoes	60	souliers de feutre avec semelle en caoutchouc	
papiers	54	journaux	
pas pentoute	136		rien [Canadiens français selon Hugues]
Pea soup	136		Canadiens français «comme les anglais les appellent» cornichons
pickles	10		
place	49	endroit où l'on travaille	
pool room	106		salon de billard

Mots	page du document	définition donnée par Fellot	renvoi ou interprétation
poudrière	54	c'est-à-dire lorsque le vent est si fort qu'il soulève en tempête la neige de si forte façon, qu'on ne voit plus rien	
power house	122		endroit où l'on produit l'électricité
rack	5	plate-forme de 3 ou 4 mètres de large sur 4 ou 5 de long, sur patins en hiver et 4 roues très basses en été	
rubber	60	soulier de caoutchouc	
s'habiller	57	se vêtir chaudement	moulins à scie
saw mills	103		
semence	26	semailles	expédition
shipping	123		
skider	71	les équipes de «skiders» se composaient de quatre hommes et un cheval	là où sont rangés les billets par le «roller» voir «bête puante»
skidway	71		
skunk	100		
sleigh	7	traîneau à quatre patins	
snaps	33	mousquetons	
stackeurs	29		
stacks	29	tas d'une dizaine de gerbes que font les «stackeurs»	voir «stacks»

sweater	60	gros maillot de laine	
tank	39	réservoir	
tapeul	82	«charrette» avec siège sur de très doux ressorts	voir «time»
team	54		
ties	110	traverses de chemin de fer	
time	26	attelage de deux chevaux	voir «team»
tinque	45	voiture à eau pour faire boire les chevaux	
tone	31	flèche	
track	39	voie ferrée	
trip (prendre un)	114	voyager à bon marché et voir du pays	camion
truc	114		
voiture	15	à roues très grandes... très minces et très légères... à quatre roues... ou à deux roues	voir «boghei»
wogine	7	tombereau	